

Tous les négociants présents admiraient ce jeune homme qui, sans hésiter, proposait de se battre avec ses vingt-cinq hommes contre cent-vingt Iroquois, commandés encore par des chefs comme la Chaudière Noire et le Bâtard-Flammand. Ils savaient aussi que ce n'était pas vantardise ou aveugle témérité, mais plutôt courage calme et réfléchi de l'homme qui connaissait sa force et son habileté. Ils se levèrent tous et lui tendant spontanément la main :

— Vous êtes notre homme, Colas, et si vous ne réussissez pas, c'est que personne n'aurait pu réussir.

— Merci, messieurs, de votre bonne opinion. J'ai maintenant à vous faire une demande. D'après notre engagement, je dois conduire les canots du Nipissing à Michilimakinak et tâcher de recouvrer, s'il se peut, vos marchandises pillées. Eh bien, si je réussis à reprendre vos marchandises et à donner aux Iroquois une volée suffisante pour leur ôter toute envie de poursuivre nos canots, me permettrez-vous de ne pas aller jusqu'à Michilimakinak, si vos commis à bord des canots déclarent "qu'il n'y a plus aucun danger de se rendre sans escorte jusqu'à Michilimakinak, et qu'ils n'ont plus besoin de mes services?"

— Oui, oui, répondirent-ils, nous te déchargeons de l'obligation d'aller plus loin.

— Merci, messieurs. Maintenant je voudrais avoir des petites chaînettes et des petites pinces ; je pourrais en avoir besoin, si les Iroquois sont aux îles Manitoulines ou aux environs. Je ne sais où m'en procurer.

— J'en ai au magasin, dit M. Lamothe.

Colas, fort satisfait de son entrevue, passa au magasin, où il choisit les chaînettes et les pinces dont il avait besoin. Arrivé au campement où Lapromenade ne l'avait devancé que d'un quart d'heure, il trouva tout en mouvement, les chiens attelés et les hommes n'attendant que son arrivée pour se mettre en route.

CHAPITRE V

SENTIER DE GUERRE

Comme l'avait prévu Colas, aucun incident remarquable ne vint interrompre leur voyage, qui se fit assez rapidement. Les indications de la route étaient suffisamment marquées pour que Colas pût la suivre sans aucune hésitation. Simoneau n'avait rien eu d'extraordinaire à signaler. Quand ils arrivèrent au lac Waba, le signal ordinaire de la correspondance fut aperçu par Colas, qui courut la chercher à l'endroit désigné. Tous ses hommes se pressaient autour de leur bourgeois, impatients d'avoir des nouvelles de Simoneau et de sa troupe. Il lut : "Tout a été assez bien jusqu'ici, les hommes se portent bien et sont pleins de cœur et de courage ; mais la neige devient trop profonde et trop dure pour travailler avec avantage. Nous allons marcher droit au pied du lac Calaboga et de là, comme il a été convenu entre nous, s'il y avait trop de neige, nous prendrions la glace sur la rivière Matawachia (Madawaska), comme

tous les petits lacs, savannes et rivières sont gelés, j'espère que nous n'aurons pas de difficulté à nous rendre à la tête du grand Opéongo. Nous allons forcer de marche. Signaux ordinaires ; grand Pierre dit qu'il n'y a aucun danger de rencontrer les Iroquois jusque-là. Nous avons appris que ces sauvages sont aux îles Manitoulines.

À l'entrée du lac Kaministiquia, une autre correspondance de Simoneau, écrite seulement deux jours avant, disait : " Nous avons fait forte journée, nous avons vu, vers midi, plus de trente chevreuils traverser le lac, gagnant vers le sud ; nous avons aussi vu beaucoup de pistes d'orignaux, allant dans la même direction. Grand Pierre dit que ce sont les loups qui les poursuivent, mais n'en avons pas vu. Je pense que ça pourrait bien être les Iroquois qui font la chasse, quoique nous n'en ayons pas vu de pistes non plus. Nous allons encore forcer de marche pour gagner la tête du grand Opéongo et nous rendre à la cave naturelle que vous avez examinée avec grand Pierre l'hiver dernier. Nous vous attendrons là deux jours. S'il y a apparence que les Iroquois fassent la chasse dans les environs, nous attendons votre arrivée."

Tous les hommes étaient sérieux aux nouvelles qu'annonçait Simoneau, et gardaient le silence, en attendant l'opinion de leur bourgeois.

— Que penses-tu de cela, Bibi ? dit Colas en se tournant vers lui.

— Ce que j'en pense ? vraiment je ne sais qu'en penser, si ce n'est que vous ne prenez pas la chose au sérieux, puisque vous vous adressez à moi qui suis le plus ignorant des mœurs, costumes, et trajectoires des sauvages, et de la vie des bois. Vous ne demanderiez pas l'opinion d'un ignorant comme moi, si vous aviez besoin d'une opinion.

— Tu as raison, Bibi ; oui je ne crois pas que les nouvelles de Simoneau doivent en rien nous inquiéter. On a vu des chevreuils et des pistes gagnant vers le sud, c'est tout. Eh bien, là, je ne puis en conclure que deux choses : ou les bêtes gagnaient le sud pour chercher leur nourriture, à cause des grandes neiges qui paraissent avoir tombé dans ces régions et plus au nord, ce qui n'a rien que de naturel ; ou bien elles sont poursuivies. Si elles sont poursuivies, ce sont ou les loups ou les sauvages qui les poursuivent ; si ce sont les loups nous n'avons pas besoin de nous en occuper, ils ne quitteront pas leurs pistes qu'ils ne les aient atteintes ; d'ailleurs, l'hiver n'est pas encore assez avancé pour que les loups soient affamés. Quant à être poursuivies par les Iroquois, je n'en crois rien ; Simoneau a mal calculé. D'abord il n'a pas vu de pistes ; grand Pierre ne le dit pas, et j'ai plus de confiance dans l'opinion de grand Pierre que dans celle de Simoneau sur ce point ; ensuite, les Iroquois, campés aux îles Manitoulines, sont trop éloignés pour venir faire la chasse jusqu'ici, au risque de rencontrer les Hurons, leurs ennemis. Sur les îles Manitoulines, d'ailleurs, il y a autant d'élan et de chevreuils que partout ailleurs. Une autre raison c'est que si les Iroquois chassaient le chevreuil et l'élan, ces bêtes se sauve-